



CANDICE POLITIS

*Tu sens bon  
la terre et le soleil*

Candice Politis

Tu sens bon la terre et  
le soleil

© Candice Politis, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4542-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Marie-Laure,

Toi qui murmures à l'oreille des chevaux,

Toi qui parles le langage des animaux,

Toi qui sans relâche leur rend la vie plus douce,

Toi qui m'as remis le pied à l'étrier,

Toi qui me fais vivre de belles aventures « Atoucrin »,

Toi qui fais preuve de grandeur d'âme,

Toi qui enseignes ta philosophie à qui sait la comprendre,

Toi qui m'as tout naturellement inspirée,

À toi mon amie.

## Chapitre 1

Des somnifères. Madeleine avait fait preuve de persévérance pour réunir suffisamment de comprimés et s'assurer que le jour venu, la consommation de ce butin d'infortune serait mortifère. Elle avait fait renouveler son ordonnance, consulté plusieurs médecins en parallèle, prétexté les mêmes troubles du sommeil et collecté méticuleusement les pièces qui lui garantiraient son passeport pour le non-avenir. Il fallait qu'elle soit prête pour ce jour où elle ne supporterait plus. Le jour était arrivé. Mais voilà, maintenant elle regrettait d'être morte. Son âme à qui le corps avait rendu sa liberté, semblait interdite de salut, de paradis, ou d'enfer et errait dans sa vie quotidienne comme un fantôme qui ne trouve pas le chemin de l'apaisement. Madeleine ne comprenait pas pourquoi elle n'avait pas eu droit à la lumière blanche au bout du tunnel noir, à cet état de grâce et de bonheur transcendant, à tout ce qu'elle avait imaginé avant le passage à l'acte. Fantôme. Oui, elle était devenue un fantôme pour les autres et se sentait condamnée à supporter cette pénitence ad vitam aeternam. Elle devrait continuer son errance à l'état spectral, sans que personne ne puisse plus la voir, lui parler, la faire rire, la faire pleurer, la sentir, la toucher, la considérer tout simplement. Son esprit vagabondait dans cette vie où elle n'existait plus. Un supplice, voilà ce que le destin furieux qu'elle se soit mesuré à lui venait de lui infliger. Elle était condamnée à errer éternellement pour constater le gâchis, la peine qu'elle faisait endurer à son entourage depuis qu'elle avait pris la décision de partir. Madeleine ne s'était pas doutée un instant qu'il était interdit d'enfreindre les règles de la vie, qu'elle n'avait pas le droit d'avoir choisi de mourir, mourir pour quoi ? Elle espérait croiser d'autres âmes châtiées comme elle, car elle craignait de ressentir de plus en plus violemment le temps éternel, l'ennui, la douleur et le regret. Assister à ses propres funérailles signait la pire épreuve de son supplice. Quel monde en l'église de Saint-Jean-de-Luz ! Cet immense cortège noir et blanc qu'elle voyait évoluer comme un ruban, du haut de son nuage, la frappait douloureusement. Noir et blanc, comme le film de sa vie, comme les touches du piano de Frédéric. Elle s'approcha, recevant comme la foudre la tristesse qui endeuillait les visages qu'elle reconnaissait progressivement. Ses parents au premier rang dans la bâtisse de pierres, sa mère effondrée, son père la soutenant péniblement, ses quatre frères sur le banc parallèle de l'autre côté de l'allée funèbre, alignés comme des mousquetaires, ses frères qui l'avaient aimée et traitée comme leur petite princesse. Elle avait osé leur porter le coup fatal, en

s'étant ainsi toute seule soustraite de leur vie. Wandrille avait même fait le déplacement depuis Hong-Kong où il vivait expatrié avec son ami depuis quelques années. C'est qu'il devait beaucoup l'aimer. Madie ne s'en était donc pas rendu compte. Pas assez visiblement. Pour preuve, elle était là, à contempler la cérémonie de son enterrement. Des fleurs blanches, sur son cercueil blanc. Une idée de sa maman, probablement. Marie aimait les belles choses et voulait porter aux nues sa fille adorée, auréolée des plus beaux artifices. L'accompagner le plus joliment possible. Madeleine ressentit de l'effroi en découvrant le visage de Marie, marqué par la peine. Son âme torturée se rapprocha de la figure maternelle creusée. Madeleine s'approcha si près qu'elle aurait pu embrasser la joue pâle dans le sillon duquel s'insinuait une rivière de larmes. Elle aurait aimé là dans l'instant sécher les stigmates du crime dont elle était à l'origine. Si seulement ! Comment ai-je pu faire autant de mal ? Mais il était trop tard. Elle ne reviendrait plus de là, même si elle était là juste à côté. Madeleine traîna ensuite son âme jusqu'à son papa qu'elle aurait voulu étreindre de toutes ses forces disparues, comme une petite fille cherchant le réconfort et l'amour. Joan se montrait fort comme un roc, il devait ressentir la nécessité de tenir bon pour montrer l'exemple et porter sa famille, en patriarche digne qui accomplit son devoir. L'ancien notaire était connu à Saint-Jean-de-Luz, il devait se sentir observé. Les verres fumés derrière lesquels il s'était réfugié avaient sans doute à dessein de cacher ses yeux épuisés de chagrin. Madie souffrait. Ce qui est horrible quand on meurt, est que l'âme continue d'éprouver. Madeleine en faisait l'amer constat. Elle s'approcha ensuite de son frère aîné Estéban. Avec lui cela n'avait pas toujours été simple. De ses quatre frères, il était celui qui s'était toujours montré le plus exigeant avec elle. Autoritaire de nature, il s'était souvent permis de jouer les chaperons pour que sa sœur soit à l'image de la femme modèle qu'il voulait qu'elle devienne, enfin, selon sa conception. Ce rôle, il l'avait revêtu comme une casaque quand il avait compris à quel point Marie, leur mère, avait désiré cette petite fille. Une petite fille, née après quatre garçons, le miracle qu'elle n'avait plus attendu et qui pourtant s'était produit par le truchement du déni de grossesse. Marie avait accouché d'une petite fille et de la surprise de se découvrir enceinte. Enfant du miracle, enfant précieuse, oui, c'est ainsi qu'Estéban avait perçu sa petite sœur. Pour Timothé, Clément et Wandrille, la venue de la petite sœur ne s'était pas avérée autant signifiante. C'était une fille, oui, une fille avec laquelle on ne partage pas les mêmes jeux. Ils ne s'étaient rapprochés qu'à partir de l'adolescence. Estéban avait ainsi veillé sur Madeleine, non, surveillé Madeleine, et pensé l'avoir protégée de mauvaises



intentions, de mauvais garçons... Estéban avait l'air très triste, Madie ne s'était pas rendu compte qu'il l'aimait précieusement, s'étant focalisée dans sa mémoire affective sur les remontrances et les jugements. Là, devant le spectacle de l'homme abattu, elle avait envie de rugir d'excuses, de secouer l'épaisse carrure de toutes ses forces pour provoquer une réaction, implorer son pardon, lui demander une gifle même, tout ce qui aurait pu l'aider à obtenir la rédemption pour son acte irréfléchi ou mal réfléchi, et revenir sur ce jour. En vain. Ses amis étaient là, tous sans exception. Madeleine aurait préféré ce rassemblement spectaculaire pour son mariage qu'elle ne verrait jamais célébré, car non, au lieu de cela, elle avait convié tout le monde à ses funérailles. Si elle avait conservé sa chair, elle l'aurait noyée sous un torrent de larmes. Il y avait Gabrielle, Juliana et Imanol<sup>1</sup>. Imanol, avec qui elle allait déjeuner tous les jeudis midi, leur boutiques respectives étant situées l'une en face de l'autre rue Gambetta. Oublier les rituels, cela doit être le pire après un décès songeait l'âme en peine. Et ses clientes les plus fidèles étaient elles aussi venues. Dans son geste, Madeleine avait dû dire adieu à sa parfumerie, « Au Rayon d'Or » ce cocon dans lequel elle travaillait depuis qu'elle en avait eu l'âge, passionnée depuis l'enfance par le parfum. Un univers de senteurs, de sensations, de superficiel, d'essentiel. Madeleine s'était construite dans l'émotion olfactive. Elle avait ainsi collectionné une banque de souvenirs aux doux effluves et aurait pu parler parfum des heures durant, avec amour, passionnément. C'est d'ailleurs ce qui charmait ses clientes. Parmi elles, Aïnhua. La dame âgée, d'ordinaire rayonnante de vie affichait un regard rougi et fatigué. Madie de son ombre vint se poser tout à côté. Aïnhua, était venue dire au revoir, maquillée exactement comme Madeleine lui avait appris... Juste un peu de rose sur les pommettes, et du rouge à lèvres framboise pour sublimer ses cheveux et son teint de poupée, blancs.

— Oh ! Chère Aïnhua, pardonnez-moi !

Ces paroles sans son, Madeleine essaya tant bien que mal de les exhorter d'elle-même, mais ce fut peine perdue. Elle ressentit alors une frustration dévorante de ne pouvoir plus murmurer, dire, crier, hurler. La colère fit ensuite place à l'accablement, puis à la honte. Madie considérait Aïnhua comme une grande dame, et l'aimait beaucoup. Au magasin sa cliente lui prodiguait toujours en retour de ses conseils, tendresse et sagesse. Parfois elles se retrouvaient au salon de thé. Aïnhua avait souhaité être présente à l'occasion de ses funérailles. Cela n'aurait jamais dû se produire. Madie regretta encore plus fort, comprenant

l'ampleur de sa bêtise. Son geste insensé la poursuivait dans ce miroir cinglant qui lui renvoyait l'image de la réalité à laquelle elle n'appartenait plus.

Mais le pire n'était sans doute pas encore arrivé. L'âme de Madeleine se figea en apercevant au dernier rang dans l'église, seul, et voulant rester discret, Frédéric. L'amour de Frédéric qu'elle avait décidé de fuir. Parce que c'était trop. Il n'y avait pas d'autre issue pensait-elle dans la prison de son état spectral. S'il avait pu revenir sur ses faux-pas. Elle ne comprenait que trop tard. Frédéric lui apparaissait plus beau que jamais, bien qu'arborant un regard assombri. Eprouvait-il du chagrin ? Il était là, stoïque, dans un costume noir ajusté, une fleur blanche épinglée sur le revers de sa veste. Et elle ne pouvait plus ni le toucher ni l'embrasser, juste le percevoir comme un mirage évanescent. À l'unisson de son émotion, les mélodies que le pianiste avait créées pour elle lui revenaient. Madeleine se trouvait maintenant au point culminant de sa pyramide de regrets. Requiem. Avant de se donner la mort, elle aurait voulu faire jaillir hors d'elle un ultime cri d'amour.

Madie sentait son âme oppressée, comme si ses pensées l'enfermaient dans un étau constricteur. Elle avait envie de s'en dégager, de se libérer de cette douleur, de ce supplice. Il fallait que son spectre sorte de cette église. Quitter ses funérailles. Même si l'apaisement ne viendrait jamais.

Sur le parvis pavé de vide, elle promena son fantôme dans la grisaille ambiante. Madie avait besoin d'air, ressentant cet appel en elle de plus en plus intensément. Sa pensée se détourna de son envie, troublée par le spectacle d'une jument qui la regardait fixement. Une belle et sereine jument à la robe alezane, aux crins lavés, blonds comme le blé. Elle se tenait droite, l'encolure fière, les oreilles dressées, profitant en l'instant de la caresse du vent. Madeleine s'approcha, sous l'effet d'une attraction involontaire. Elle ressentit une vague de chaleur réconfortante, embaumer son âme meurtrie. L'instant se suspendait. La jument l'appelait. Madie la suivait.



## Chapitre 2

— Maman ?

— Ma chérie !

Marie se mit à déverser un flot de sanglots, une main posée pudiquement sur sa bouche, l'autre serrant celle de sa fille qui venait de se réveiller d'un coma de trois jours. Hagarde, comprenant instantanément qu'elle avait réchappé à son acte suicidaire, Madeleine se mit elle aussi à hoqueter quelques sanglots. Elle vit son père, et Estéban, derrière sa maman. Et tout ce personnel hospitalier qui s'afférait autour d'elle comme des abeilles autour de leur reine. Des sons, des bips, des paroles enrobées dans du coton agressaient son esprit tout juste réveillé de son hibernation. Madie voulut se redresser mais fut saisie par une violente douleur sous la poitrine. Son gémissement poussa une infirmière à se précipiter à son chevet pour lui intimer de ne pas trop bouger, en raison d'une contusion costale. Madeleine se laissa retomber doucement sur l'oreiller que sa maman venait de lui relever. Elle découvrit sous la blouse qu'elle saisit par le col, son corps sur lequel étaient collées des électrodes et un bleu violacé soulignant son sein gauche. Madie s'étonna d'être affublée d'une couche culotte, comme un nouveau-né. Elle sentait l'air s'acheminer dans ses narines, reliée à une énorme machine. Elle n'était pas morte. La prise de conscience s'immisçait. Elle sentait ses jambes un peu engourdis, lui répondre mollement, ses pieds, s'étirer sous les draps blancs empêtrés. Ses mains palpaient le corps retrouvé. Il réagissait au pincement de la chair. Oui Madeleine était en vie. Marie pleurait tellement qu'aucune parole ne parvenait plus à sortir correctement de sa bouche. Joan réconforta sa femme, gratifiant sa fille ressuscitée d'un regard humide dans lequel on lisait le bonheur retrouvé. Estéban s'approcha de sa petite sœur et lui murmura de ne rien dire avant de la serrer contre lui, du mieux qu'il le put, gêné par l'artillerie médicale et l'appréhension de lui faire mal.

— Papa, tu devrais emmener maman boire un café en bas. Si ça continue, elle va faire un malaise vagal. Je reste avec Madie.

— Tu as raison.

Joan écoutait son médecin de fils, en qui il plaçait une confiance absolue. Il prit alors sa femme par les épaules, la poussant un peu malgré elle, vers

l'extérieur de la chambre. Estéban resté seul, vint s'asseoir sur le lit et saisit à son tour la main de Madeleine.

— Madie ma puce, tu nous as fait vivre la pire des frayeurs. Tu te rends compte ? Enfin qu'est-ce qu'il t'est passé par la tête ?

Et comprenant à la mine placide de sa sœur, qu'elle ne semblait pas mesurer l'importance de son geste, il poursuivit un ton au-dessus :

— Pour papa et maman, c'est un surdosage qui est à l'origine de ton coma. Ils ne peuvent pas entendre que tu aies pris sciemment ces foutus somnifères. Papa serait furieux et maman dévastée. D'ailleurs j'attends une explication. Je veux savoir comment tu as obtenu autant de prescriptions dans mon dos. Tu nous as fait beaucoup de mal... Tu m'écoutes Madie ?

Madeleine n'osa de toute façon pas broncher et acquiesça les yeux baissés.

— Je te préviens, je vais être sur tes talons et je veillerai à ce que tu consultes assidument un psychiatre. Sinon c'est l'hôpital pour de bon. On est d'accord Madie ?

Reprenant de l'air et se tournant vers la fenêtre :

— Je me demande pourquoi tu ne m'as rien dit. Je me sens blessé de ton manque de confiance. Et tu as été voir quels confrères pour obtenir tous ces cachets ?

Madeleine lui lança pour toute réponse un regard de braise. Il avait beau être médecin, être son frère, l'instant était mal choisi pour la sermonner. Surtout sur ce ton-là. Plus à son âge, pensait-elle. S'évadant, elle songea alors qu'elle fêterait finalement ses trente ans. Ses yeux s'accrochèrent à l'horizon de son lit et déroulèrent le film de la fête qu'elle pourrait organiser. Elle n'entendit pas la conversation entre son frère et l'infirmier en psychiatrie juste à côté d'elle.

— Dans les jours qui arrivent, il se peut que surviennent des crises d'angoisse.

— Madeleine va venir habiter chez moi jusqu'à ce qu'elle aille mieux. Ma femme et moi veillerons à ce qu'elle reprenne le cours normal de sa vie.

— Oui voilà, il faut qu'elle soit entourée et qu'elle parle, le plus possible.

L'infirmier prit congé et sortit Madeleine de ses pensées au son du claquement